

NOTICE SUR LA PAROISSE DE RIBES

(ARDÈCHE)

PAR L'ABBÉ V. ÉTIENNE

AVANT PROPOS

En même temps qu'aux lecteurs de la *Revue du Vivarais* ce travail s'adresse aux paroissiens de Ribes. C'est pour eux spécialement qu'il a été écrit et dans le but de leur faire connaître leur village, ses origines et son passé millénaire.

Sans doute, l'histoire d'une localité de si minime importance se réduit à peu de chose. D'autre part n'ayant disposé que d'archives locales et de quelques ouvrages spéciaux nous n'avons pu faire une œuvre complète. Forcément donc bien des choses resteront dans l'ombre et bien des questions demeureront sans réponse.

Quoique bien imparfaite cette étude ne peut cependant manquer d'intéresser vivement ceux à qui elle s'adresse. L'histoire qu'elle retrace n'est elle pas la leur ? Ils y trouveront, outre les noms de leurs aïeux, les noms inconnus pour la plupart ou depuis longtemps oubliés, des prieurs et des curés, des seigneurs, des bailhes, des Consuls, des régents d'école, des Maires. . .

Ils verront ce qu'a été, dans le cadre de la petite Communauté paroissiale, la vie de leurs ancêtres, leur vie religieuse, politique, sociale, économique, municipale : qu'elles furent leurs relations avec les seigneurs ; ce que fut au village la Révolution de 1789 etc.

Puisse ce modeste travail contribuer à leur faire aimer davantage leur pays avec son passé, ses traditions, ses coutumes, sa physionomie extérieure, ses sites, son église, ses châteaux, ses vieilles maisons...et à les attacher un peu plus à leur terre natale.

Les amis de l'histoire de notre Vivarais et de l'histoire locale en général trouveront aussi, nous voulons l'espérer, quelque

intérêt à lire cette monographie. S'ils rencontrent dans ces pages des formules connues ou même quelques longueurs, ils voudront bien ne pas oublier que l'auteur s'adresse aux habitants du pays et que pour eux la sècheresse des nomenclatures et des statistiques est corrigée par le plaisir de lire des noms familiers et chers.

Nous voulons remercier ici tous ceux qui nous ont aidé dans nos recherches, tout particulièrement M. Régné Archiviste départemental, M. l'abbé Auguste Roche, Directeur de la *Revue du Vivarais* et M. l'abbé Neyrand. Merci également aux paroissiens qui, de si bonne grâce, nous ont communiqué leurs archives domestiques.

GÉNÉRALITÉS

- I. — Le pays — Vue d'ensemble, Cours d'eau, Climat.
- II. — Les habitants — Cultures et ressources.
- III. — Hameaux et lieux dits.

I

Ribes n'est qu'un tout petit village, il ne compte pas trois cents âmes, et il n'a rien de remarquable, sauf peut-être son site agréable qui en fait un des plus jolis « coins » du Bas-Vivarais.

Son nom, dû sans doute à sa situation à l'entrée de la Cévenne, lui vient du pluriel latin « Rippœ » rives, que le patois du pays a traduit par « ribes » bord, bordure.

Ce nom peut lui venir aussi des cours d'eau qui l'encerclent de toutes parts et a pu lui être donné par les Romains qui dès les premiers siècles de notre ère vinrent le coloniser.

En tous cas le vocable « Sancta Maria de Rippis », Notre Dame de Ribes ou Sainte Marie de Ribes, se retrouve fréquemment dans nos vieux manuscrits.

Quelques villages, tels Ribettes et Malaribes ont des noms dérivés du nom principal.

La Commune de Ribes fait partie du Canton de Joyeuse, six kilomètres la séparent du chef lieu. Son territoire d'une superficie totale de 716 hectares est encadré entre trois vallées de pro-

fondeur inégale qui forment ses limites naturelles. La vallée de la Drobie, continuée, à partir des Deux Aygues par celle de Labeaume, la sépare de Beaumont et de Sanilhac au Nord et de Vernon au levant. Celle de l'Allune la sépare au levant et au midi de Joyeuse et de Lablachère. Enfin au Couchant le vallon de Grand Val fait la limite de Ribes et de St-André Lachamp.

Ajoutons que de nombreux ruisseaux descendent en cascades des hauteurs de Malaribes et de Grand Val. Les principaux sont ceux de Fouillouze, de Prades, de Flachère, de Vallette et de Grand Val.

Le sol appartient à peu près entièrement au plus ancien des terrains secondaires, le trias supérieur. Les roches qui émergent de ci de là fournissent un grès assez fin, tendre à la taille, et résistant, excellent pour la maçonnerie. Le trias inférieur se rencontre sur les bords de Labeaume et dans la montagne de Malaribes.

Le terrain est très fertile en général, particulièrement dans la partie basse de la Commune, sur le versant de l'Allune. La région comprise entre le ruisseau de Flachère et celui de Grand Val et qui s'étale en pente douce du Gelly et de Ribette à la rivière est un vrai jardin. Elle est abondamment plantée en vignes, mûriers, oliviers, châtaigniers et arbres fruitiers divers. Par contre les régions de Labeaume et grand Val plus abruptes et rongées par l'érosion des eaux sont de culture moins facile et de moindre rapport.

Orienté au levant et au midi, bien ensoleillé et abrité contre la bise froide du Tanargue, le village de Ribes jouit d'un climat très doux et très sain. Des sources nombreuses y maintiennent au plus fort de l'été une agréable fraîcheur. Bien différent est le climat de la région boisée et inhabitée de Malaribes, tournée au nord et qui forme la majeure partie de la superficie totale de la Commune.

L'altitude moyenne de Ribes, celle du village de l'Eglise, est de 270 mètres. Le point culminant, au sommet de Grand Val atteint bien près de 500 mètres.

Différences d'altitude, de climat, d'exposition, pentes douces et pentes abruptes, grande variété d'aspects, de paysages et de cultures, tout contribue à faire de Ribes un séjour agréable. Ceux qui l'habitent aiment leur pays; ceux qui le quittent, car on émigre hélas! à Ribes comme ailleurs, reviennent volontiers y passer leur vieux jours.

II

La population de Ribes a été de tout temps ce qu'elle est aujourd'hui, essentiellement terrienne. Certains foyers comptent jusqu'à dix et parfois 15 générations et trois ou quatre siècles de fidélité à la terre. Il y avait bien autrefois de petites industries locales, mais tout le monde vivait en tout ou en partie de la culture.

L'habitant du pays a sans doute les défauts, mais aussi les fortes qualités du paysan Vivarois : la patience et l'opiniâtreté au travail.

On est effrayé devant la somme d'efforts qu'il a fallu à ces rudes travailleurs pour remuer tant de pierres, bâtir toutes ces murailles qui soutiennent ça et là tant de « faysses » (terrasses) garnies de vignes, d'oliviers ou de châtaigniers.

La dureté du travail et la modicité des ressources avaient rendu le travailleur de terre âpre au gain et économe à l'excès, au point que souvent il trouvait le moyen d'élever une nombreuse famille, de garder intact le patrimoine et d'arrondir un peu son champ.

En bref l'amour du travail, l'économie, l'esprit de tradition, le sens pratique, une certaine fierté, des manières polies, la foi religieuse bien conservée chez le grand nombre, tels sont les traits caractéristiques des habitants.

La culture est celle des pays tempérés; elle est très variée. Sur les hauteurs, les bois de pins; en bas la vigne, le mûrier, l'olivier, un peu partout le châtaignier.

La culture prédominante dans le passé, du xvii^e au xix^e siècle surtout, était celle du mûrier, avec son complément nécessaire : l'élevage du ver à soie. La production considérable de la soie avait fait naître au village les industries du cardage et du tissage et aussi le négoce de la soie et de la filoselle (1)

Notre époque a vu la petite filature Charay, au centre du village, en pleine prospérité. L'usine s'est fermée depuis la guerre ; elle ne sert plus qu'à l'étouffage et au séchage d'une moyenne annuelle de quinze à vingt mille kilogr. de cocons, apportés de Ribes et des environs. Malheureusement le règne du mûrier décline ; l'arbre de l'or, comme on l'appelait, dépérit de plus en plus. D'autre part la rareté et la cherté de la main d'œuvre, la mévente des cocons découragent les éleveurs. Seules les primes accordées par l'Etat et les avantages procurés par les syndicats séricicoles ont empêché l'abandon complet de cette culture et encore s'en tient-on à l'élevage familial.

La vigne était cultivée à Ribes au xiv^e siècle, comme en fait foi la charte de 1312 qui réglait la dime du vin. Cette vigne introduite chez nous par des colons Romains, n'était autre sans doute que la vigne Narbonique de Pline. Ce qui est certain c'est que tout en demandant peu de travail elle donnait un vin supérieur dont le superflu était vendu aux muletiers de la montagne ou aux « courtiers » du pays (2).

La récolte du vin n'avait pas l'importance de celle de la soie. Certaines caves cependant en avaient 400 et même jusqu'à 600 setiers autour de 1700. Les vignes occupaient surtout les côtes, les meilleures terres étaient réservées au mûrier, au chanvre et aux semences. Depuis longtemps la vigne est descendue des hauteurs pour occuper les terrains les plus fongers et si les plants hybrides d'après le phylloxéra ne donnent pas le bon vin pétillant des vignes anciennes, ils produisent un vin chargé en couleur et en alcool et recherché pour le coupage.

(1) Négociants en soie au xviii^e siècle : Simon Blachère du Mas de Lafont et Payan de Chéou du Prat.

(2) Courtier en vin en 1670. Simon Arnald de Tribis en Grand Val.

Vendu à des prix rémunérateurs pendant les années d'après guerre il a mis l'aisance dans les foyers.

Chaque maison récoltait jadis une partie du *blé seigle* ou froment nécessaire à la consommation familiale de pain. Ce qui manquait était apporté de la montagne par les muletiers en échange du vin qu'ils emportaient. On récoltait aussi un peu d'orge et d'avoine. La culture des céréales est tout à fait nulle aujourd'hui.

Le châtaignier a été dans le passé l'arbre nourricier par excellence, l'arbre à pain, grâce auquel bêtes et gens étaient assurés de la subsistance. Il a perdu de nos jours ce que la vigne et le pin ont gagné. Il reste encore une ressource, secondaire, il est vrai, mais appréciée. Ses fruits permettent d'engraisser chaque année une paire de porcs dont l'un est destiné aux besoins de la maison et l'autre vendu aux foires de Joyeuse.

Le noyer très commun autrefois le long des ruisseaux a disparu à peu près complètement. Par contre *l'olivier* est resté partout vigoureux, mais la récolte des olives est peu régulière et l'huile qu'elle donne, excellente d'ailleurs, est loin de suffire aux besoins des familles.

Le chanvre étant autrefois une denrée de première nécessité, chaque maison avait sa chenevière, « chamas ou chanabier ».

Les arbres fruitiers que l'on rencontre au hasard dans les vignes et les jardins : cerisiers, pêchers, pommiers, poiriers, pruniers, figuiers donnent des fruits savoureux, mais destinés seulement, du moins jusqu'à présent, à fournir un supplément agréable à l'alimentation familiale. Ribes n'est pas un pays d'élevage, la plupart des étables ont cependant une ou plusieurs vaches à lait et quelques chèvres, mais on trouve peu de bêtes à laine. Dans le bon vieux temps chaque propriétaire avait son troupeau de brebis et chaque village son berger.

La culture depuis le xvii^e siècle au moins, n'a pas beaucoup varié. En étudiant de près le vieux compois de 1664 on constate avec un peu d'étonnement que la composition des propriétés est aujourd'hui, à peu de chose près, ce qu'elle était il y a trois

siècles. Ce qui frappe tout de suite, c'est la place dominante qu'occupe le châtaignier. Deux terres sur trois sont des « bois chastanet » puis viennent les mûriers, les vignes, les « olivettes » bois d'oliviers, les chamas, prés et jardins.

Sans doute, beaucoup de châtaigneraies ont disparu pour faire place à la vigne. Par contre la plupart des vignes situées en côte ont été abandonnées et peu à peu envahies par les bruyères, puis par les pins, inconnus autrefois et devenus les rois de la partie montagneuse de la Commune.

Il n'en est pas moins vrai que tels propriétaires pourraient reconstituer aisément à la lecture du vieux Cadastre leur domaine d'aujourd'hui, ce sont les mêmes noms de terres, souvent les mêmes confronts.

III

La paroisse de Ribes compte une quinzaine de hameaux, la plupart situés dans la partie basse, tout près les uns des autres, dans un rayon de 500 à 1000 mètres de l'église.

En venant de Joyeuse on trouve échelonnés sur la route les villages du Prat, de Gineste, du Château, de l'Eglise, du Gelly, du Chauvet et du Fabre, de Labeaume et du Serre. En allant de Ribes à St-André on traverse les hameaux du Mas de Lafont, du Ranc, de Labastide et de Ribette. A l'écart, dans la montagne : Grand Val et Chassournet.

Les maisons, de belle apparence, souvent indépendantes les unes des autres ont, presque toutes leur nom distinctif. D'où viennent ces appellations ? Quelques mas ou hameaux les doivent à leur situation tels : Labeaume, Le Serre, La Coste, Grand Val, ou au voisinage d'une fontaine : Le Mas de Lafont. Quelque fois le lieu dit a pris le nom d'un premier habitant ou d'un notable : Le Fabre, le Théron, le Dabert, Gineste, le Mas de Vedelly.

Le village de l'Eglise compte huit feux et 25 habitants, c'est le chef lieu de la Commune. Ses maisons sont éparses autour de l'église, l'une d'elles est remarquable et attire l'attention des

étrangers avec sa tour et ses magnifiques croisées. C'est un très beau spécimen, à peu près intact, de gentilhommière de la Renaissance.

Le Gelly appelé primitivement « Lieu des montagnes » puis les Gélis, a été dans le passé le hameau le plus important de la paroisse par le nombre de ses habitants et par son activité. L'importance du village lui était venue de son emplacement sur la vieille « voie royale » qui faisait communiquer Ribes avec Joyeuse d'une part et avec la montagne de l'autre. C'était le centre commercial du pays, c'est là que se tenaient les marchés du blé et du vin, là que se trouvaient les auberges et les ateliers des artisans locaux : maréchal ferrand, cordonnier, tailleur, etc. Le déclin du Gelly a commencé avec l'ouverture de la nouvelle route des Cévennes vers 1850. Depuis lors ce village si vivant jadis et si peuplé a perdu son animation et sa vie. Les échopes, boutiques et auberges se sont fermées et au lieu des vingt-deux foyers d'il y a cent ans on n'en compte plus que huit aujourd'hui.

Le Chauvet, autrefois le Chalvetz, continue au midi l'agglomération du Gelly, dont il partageait jadis l'activité. On y voit une maison très ancienne, de style gothique, avec une cheminée en forme de clocheton, qui donne un certain intérêt à ce hameau.

Le Fabre, primitivement appelé Le Goujat, est le prolongement du Chauvet au midi. Rien de remarquable sauf une vieille demeure notariale et une jolie fenêtre à encorbellement.

Le Château. Anciennement il n'y avait dans le quartier qui porte ce nom que le château lui-même, les maisons voisines sont récentes. Nous reparlerons plus loin de la vieille demeure seigneuriale.

Gineste, jadis le Codou, est situé au dessous du château. La cheminée d'usine qui flanquait il y a quelques années les vastes bâtiments de Gineste leur donnait un air de cité ouvrière. La filature s'est fermée, malheureusement, au grand dommage de la jeunesse qu'elle contribuait à garder au pays.

Le Mas de Lafont tire son nom de la source qui coule à proximité, la légendaire fontaine des « Flahus », surnom ancien des gens de Ribes. Le sens en est peu flatteur sans doute, mais

le mot est plaisamment accepté. La source actionnait autrefois un moulin à huile appartenant au seigneur du lieu. Ce hameau qui comptait une quinzaine de foyers n'en a plus que huit aujourd'hui. A signaler, au milieu du village, dans une ruelle, un vieux bâtiment qui a servi, aux ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles, à plusieurs reprises, à loger des soldats et qu'on a appelé pour cela les Casernes. Une fenêtre gothique marque encore la maison.

Le Ranc, tout proche, possède quelques maisons très anciennes.

Le Prat était jadis un village important. Bien situé au milieu d'une petite plaine fertile, il présente encore un grand intérêt à cause de ses vieilles demeures. L'une d'elles garde, quoique demantelée l'aspect d'un manoir du ^{xv}^e siècle. On remarque surtout ses croisées aux gracieuses colonnes torsées.

Ribettes, petit Ribes, avait une quinzaine de feux, n'en a que sept aujourd'hui. C'est là qu'a vécu la famille Chalbos qui au siècle dernier exerça une si heureuse influence sur Ribes et sur toute la région.

Labastide, tout près de là, rappelle aussi un passé vivant et non sans gloire. Là se trouve la vieille et aristocratique demeure de la famille Lauriol, à demi chachée dans un somptueux cadre de verdure.

Grand Val est le quartier le plus à l'écart de la paroisse. Ses maisons, une douzaine, sont disséminées, partie sur la crête de la montagne : le Haut Grand Val, partie dans la vallée : le Bas Grand Val. Une ruine y marque l'emplacement du château de la noble famille Mollier de Grand Val.

Le village de **Chassournet** si vivant il y a quelques années, est à peu près désert.

Malaribes n'existe plus qu'à l'état de ruines.

Labeaume doit son nom à sa situation, le village est en effet comme suspendu au dessus de la rivière du même nom au quartier le plus abrupt de Ribes. A le voir accroché comme un nid d'aigle au rocher de la montagne avec ses arceaux et ses murs hauts et solides comme des remparts on croirait se trouver devant une forteresse féodale.